

Le sexe, le désir, le texte

Mathieu Riboulet



Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/fixxion/8339>

DOI : 10.4000/fixxion.8339

ISSN : 2295-9106

Éditeur

Ghent University

Référence électronique

Mathieu Riboulet, « Le sexe, le désir, le texte », *Revue critique de fixxion française contemporaine* [En ligne], 12 | 2016, mis en ligne le 15 juin 2016, consulté le 21 août 2023. URL : <http://journals.openedition.org/fixxion/8339> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/fixxion.8339>

Ce document a été généré automatiquement le 21 août 2023.



Creative Commons - Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International
- CC BY-NC-ND 4.0

<https://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/4.0/>

Le sexe, le désir, le texte

Mathieu Riboulet

- 1 À l'automne 2015, dans une queue de commentaire suite à un article de Pierre Assouline sur son blog à propos de mon dernier livre paru, *Entre les deux il n'y a rien*, je me suis vu qualifié de "tapette gauchiste" – et le redoublement du scandale sexuel par le scandale politique, si finement résumé par un "commentateur" qui ne s'y est pas trompé, ne m'a ni surpris, au fond, plus que ça, ni choqué.
- 2 À l'automne 1996, au cours d'une aimable discussion entre critiques de bonne compagnie, dont ni l'histoire ni moi n'avons retenu les noms, de la défunte émission culturelle de la mi-journée diffusée sur les ondes de France Culture, *Panorama*, un de ces messieurs (pas une dame à l'horizon de mon souvenir) en vint à la conclusion que si Maurice Nadeau avait décidé de publier mon premier livre, *Un sentiment océanique*, c'est parce que l'histoire banale qu'il narrait, à l'en croire, platement, était une histoire d'amours homosexuelles – pour quelle autre raison en effet un homme comme Nadeau, bien connu pour son opportunisme éditorial, se serait-il embarqué dans une telle galère ?
- 3 Pour être anecdotique, ça n'en donne pas moins un micro-aperçu de deux états, que vingt ans ou presque séparent, de l'homophobie. Pas bien difficile de voir que la discrétion bourgeoise de la version 1996 s'est faite, en 2015, vulgarité délibérée, mais la stupeur provoquée en moi par la perfidie demi-mondaine de la première "attaque" (j'étais jeune encore, naïf, je ne pensais pas qu'on puisse consacrer du temps à parler d'un premier livre sur les ondes pour en dire du mal, moins encore qu'on en profite pour dérapier ainsi) m'a durablement vacciné, au point que "tapette gauchiste" me semble plutôt frais et inventif.
- 4 Aucun autre de mes livres publiés entre ces deux-là ne m'a, que je sache, valu de commentaires de cet ordre (à part peut-être, lors de la remise du prix Décembre pour *Les œuvres de miséricorde*, un papier d'Aude Lancelin dans *Marianne*, mais c'était, plutôt qu'une critique, un billet d'une humeur passablement ordurière), et je n'entends pas me livrer ici à un commentaire des commentaires, spirale hautement inutile et dangereusement chronophage. Je place ces deux-là simplement comme des bornes et tenterai de dire ici ce qu'a mis en jeu cette volonté de faire de l'homosexualité

l'élément central d'un travail dont je ne savais pas, en 1996, qu'il aurait loisir de se déployer, mais dont ce critique de *Panorama* m'informa d'emblée qu'il était exclu que cela fût sans conséquences...

- 5 Volonté, en réalité le terme n'est pas heureux, c'est de nécessité qu'il vaudrait mieux parler. Je n'ai jamais écrit un seul livre pour passer le temps ou m'occuper, mais uniquement parce qu'il m'était impossible de faire autrement. De tous les éléments susceptibles de constituer une identité personnelle, les trois premiers de la mienne en forment quasiment un seul, les autres loin derrière : j'aime les hommes, j'en suis un et je le dis en français. Ça s'est noué très tôt, je le sais aujourd'hui, à des heures où je n'en avais nulle conscience, même si cette conjonction s'est incarnée une première fois, que j'identifie désormais avec certitude comme une sorte de scène primitive du "désir d'écrire sur le désir des hommes pour les hommes" : à quinze ans je lis un roman de Genet sur une plage quand devant moi un garçon de dix-sept ou dix-huit ans sort de l'eau où il s'est baigné nu. Tout y est : le sexe, le désir, le texte. Cette apparition a des allures de dévoilement, je me tiendrai, c'est sûr, quelque part entre l'épiphanie et l'apocalypse, pour le dire dans un registre dont j'userai par la suite auquel, naturellement, Genet n'est pas étranger.
- 6 Dès lors, et même si vingt ans séparent cette "scène primitive" de mon premier livre, je sais que si je parviens à écrire quelque chose qui se tient (et cet écart de vingt ans témoigne de ce que cela n'était pas évident, à tout le moins) ce sera autour de ça : le surgissement, l'irruption, voire l'effraction du désir dans des corps masculins plus ou moins constitués. Et encore n'y suis-je pas parvenu dès le début, tant s'en faut, mais cela c'était délibéré. Je me suis longtemps tenu en réserve de "mon" sujet, me contentant de l'aborder de biais, de poser des jalons, désireux avant tout d'affiner l'outil, de l'aiguiser, de m'en rendre à peu près maître avant de le mettre au service du projet – inutile de dire combien la lecture de Genet, à cet égard, fut déterminante, non pour structurer je ne sais quelle "vision" ou "incarnation" de l'homosexualité mais pour comprendre que je désirais qu'elle fût traitée dans la plus haute langue qu'il me soit possible d'atteindre au moment où je m'y déciderais. Soit, à mes yeux, depuis *L'amant des morts*, paru en 2008 après sept autres livres. Je ne suis ni rapide ni spécialement pressé...
- 7 Au commencement, donc, il y a cette certitude que j'écrirai sur ce désir, et cette décision de le faire sans ostentation mais sans non plus m'en excuser, de faire en sorte que l'homosexualité soit là comme le paysage, les personnages, le temps qu'il fait dans le livre, les endroits où il se tient. Un peu comme si je souhaitais qu'on la prît pour un élément à ce point naturel qu'il n'était pas particulièrement questionnable – espoir que *Panorama* ruina ! C'est que, faut-il le préciser, je n'étais pas très bien fixé sur ces questions, et qu'il a fallu la douzaine d'années qui sépare *Un sentiment océanique* de *L'amant des morts* pour que j'ajuste également le fond et constate que, tant qu'à faire de l'homosexualité une question centrale, je ferais aussi bien de la poser exactement dans les termes où elle me vient, et non comme le paysage socioculturel dicte d'y répondre plus ou moins directement. En d'autres termes, pas ou peu d'hétérosexualité dans mes livres, mais pas non plus d'homosexualité *mainstream*, avec son cortège de mariage et de droit à l'indifférence.
- 8 Car comment pratiquer une littérature qui ne scandalise pas ? (Genet, décidément, n'est jamais loin). Non pas au sens de choquer le lecteur, encore moins d'épater le bourgeois, évidemment, car on est là bien au contraire dans le plein du *mainstream*,

mais au sens de dévisser la tête, d'obliger à considérer ce que le texte énonce autrement que comme on y est soi-même préparé, à prendre la place de l'autre, à opérer de ces déplacements salutaires pour la santé mentale qui obligent à adopter d'autres points de vue (c'est une très bonne hygiène intellectuelle, les homosexuels sont très tôt habitués à faire ça, car rien ou presque de ce qu'ils lisent ou voient ne parle de leur vie). Dès lors j'ai eu autre chose à faire que m'occuper des éventuelles réactions à la manière dont j'allais traiter mon sujet – non que j'aie jamais écrit en fonction de ça, naturellement, mais sans plus m'en soucier d'aucune façon. N'ayant pas de "message" à délivrer, et pas davantage sur l'homosexualité que sur n'importe quel autre sujet, je ne m'occupe pas de le rendre compréhensible pour le plus grand nombre, j'écris ce que j'ai à écrire et le reste suivra, ou pas.

- 9 Il semble que ça suive, modestement, mais que ça suive. Je m'attache donc à dire, du mieux que je peux, les innombrables facettes du désir des hommes pour les hommes, à m'approcher toujours plus près de ces lieux où l'on sombre, où l'on passe du désir au plaisir, à décrire inlassablement les beautés et subtilités des mécanismes qui nous agitent, à aller mettre des mots là où ne règne ordinairement que le silence des organes, les non-dits des attirances, les absences de la jouissance. J'essaie non seulement de dire cela mais surtout de le célébrer – y compris les versants sombres, accidentés, malheureux ou violents de ce désir. Car la littérature peut célébrer ce que la sociologie, la médecine, l'histoire, les récits de vie, les témoignages simplement énoncent. Elle s'empare du matériau qu'elle entend utiliser et le hisse le plus haut possible au-dessus de ceux qui le composent, le magnifie de façon à ce que les scènes, les gestes, les paroles, les pensées, les désirs et les absences décrits dépassent ceux qui en sont le siège et leur donnent, en retour, cette espèce de noblesse dont nous sommes tous porteurs et dont l'ordinaire des jours nous interdit l'accès.
- 10 Ce double impératif, de célébration et de "scandale", appliqué à l'écriture du désir des hommes pour les hommes, m'entraîne évidemment sur des chemins de traverse – mais où avance-t-on mieux que là ? Pas grand-monde, par définition, sur ces chemins-là, et ce n'est qu'aux quelques croisements avec des routes plus balisées, partant plus fréquentées (*mainstream*), que peuvent me parvenir, comme un écho inattendu, quelques éclats d'homophobie ou, à l'autre bout du champ, quelques nappes d'indifférence du "milieu gay" papillonnant d'un consumérisme plus ou moins effréné à un désir de normalisation sociale qui n'est pas sans danger (champ au-dessus duquel se profile maintenant l'ombre du gay FN décomplexé qui redonnera sans doute des ailes à l'homophobie de l'intérieur).
- 11 Dans l'état de décomposition politique et sociale qui est le nôtre, le chemin de traverse s'impose, tant qu'il est encore praticable. Il est bien fréquenté, quoi qu'on dise, si j'en crois les retours qu'il m'arrive d'avoir sur mon travail, au fil des rencontres, que les lecteurs y soient venus par le biais du fond (souvent homosexuels, bien sûr) ou par le biais de la forme (souvent hétérosexuels, et heureux d'avoir trouvé, via la langue, un passage vers un monde qu'ils connaissent généralement peu et mal et que, de toute façon, ils n'ont que rarement fantasmé, faute de points d'appui). Notons au passage que le lecteur en question est beaucoup plus souvent une lectrice, souvent moins rétive à ces chemins de traverse-là pour avoir en commun avec mes textes un obscur objet de désir, et dont la curiosité dépasse les préventions, qu'un lecteur qui, lui, au fond, quoi qu'il en dise, sait de quoi il retourne pour être porteur de la même mécanique mais hésite souvent à penser les détournements dont elle peut faire l'objet...

- 12 En réalité, plus le temps passe (et cela fait maintenant vingt ans que je publie), moins je parviens à m'intéresser vraiment à cette question de la réception du sort que réservent mes livres à l'homosexualité. Je fais ce que j'ai à faire, que j'ai tenté de désigner ici : dire au plus près, au mieux, comment se nouent désir des hommes et désir d'écriture, sexe et texte, rendre visible la pulsion commune qui les anime. Le reste, au fond, même si je l'accueille avec intérêt, curiosité, humour ou irritation, selon les jours, n'est pas mon affaire ; c'est le travail des lecteurs, des commentateurs, de la critique. Ne m'échappe pas, évidemment, le fait que l'époque où nous sommes me permet d'avoir cette attitude sans encourir d'autres désagréments que quelques remarques désobligeantes mais anecdotiques – on ne saurait être d'ailleurs que de son temps. Pas plus que ne m'échappe le fait qu'un travail, pourvu qu'il soit lu, reconnu, commenté, qu'il circule, fût-ce à bas bruit, remplit toujours une fonction, intentionnellement ou non ; l'essentiel est qu'il puisse être mené à bien.
-

AUTEUR

MATHIEU RIBOULET

Écrivain